

soir devant. Mais, omettant les explications générales que nous avons invoquées déjà, on a le droit de rappeler, pour leur excuse, les difficultés spéciales du genre lui-même. Si le goût du théâtre s'allie parfois avec une instruction peu raffinée, la rédaction de drames suppose une société déjà très policée. Elle n'est possible que là où la connaissance du coeur humain a presque atteint la perfection, où les loisirs des écrivains leur permettent de composer des caractères suivis.¹⁰ Ne craignons donc pas de concéder à Durham la méconnaissance par nos pères des jouissances dramatiques.

Cette concession nous met plus à l'aise pour repousser sans crainte son assertion concernant leur mépris de la presse. A la vérité, nos premiers journalistes étaient des étrangers, venus de France ou d'ailleurs. Un Mesplet et un Jautard ne sauraient néanmoins nous faire oublier nos propres fondateurs et rédacteurs de papiers-nouvelles. Tout en se livrant aux luttes du parlement, tout en y faisant valoir leurs idées par la parole, nos hommes publics ne renoncèrent pas au moyen par excellence de gagner des adeptes à leurs doctrines politiques. Il faut croire que le don ne leur faisait pas défaut. Neilson et Bédard, Morin et Parent écrivirent avec tant de conviction et d'autorité qu'ils imposèrent à la longue la reconnaissance de nos droits et privilèges. Si la grandeur d'un journaliste se mesure à l'étendue de son influence, ces hommes et d'autres tiendront toujours une place honorable parmi les représentants de la presse américaine. On s'étonne que Durham, dont les secrétaires au moins avaient pu lire la collection du *Canadien* et de la *Minerve*, n'ait pas songé à la leur assigner.

Il a pareillement oublié d'en faire une à nos poètes. Ce

¹⁰ *Id.* : *Tableau de l'histoire de la littérature canadienne-française*, article sur le théâtre.